

A propos d'*Opération Shylock : une confession*, de Philip Roth

(publié en 1993 aux États-Unis, en 1995 en France)

▪ Articles de l'époque où est sorti le livre sur *Opération Shylock : une confession*

- ⇒ « Roth plus fort que Roth », Josyane Savigneau, *Le Monde*, 21 avril 1995
- ⇒ « Philip Roth fait la roue », Angelo Rinaldi, *L'Express*, 25 mai 1995
- ⇒ « "Je" de fiction », Marie Darrieussecq, *Le Monde*, 24 janvier 1997
- ⇒ "Philip Roth Sees Double. And Maybe Triple, Too.", Esther B. Fein, *The New York Times*, 9 mars 1993
- ⇒ « Portrait de l'artiste en agent double : *Opération Shylock* », *Philip Roth : les ruses de la fiction*, André Bleikasten, Belin, coll. « Voix américaines », 2001

▪ Les potins

- qui est Claire, la dédicataire d'*Opération Shylock* ?

- ⇒ « Survivre à Philip Roth », Josyane Savigneau, *Le Monde*, 25 octobre 1996

- une groupie

- ⇒ « Philip Roth, vie, contrevie et double fond : Josyane Savigneau guide d'étape », Claire Devarrieux, *Libération*, 29 octobre 2014

▪ Interviews

- ⇒ « The art of fiction », Hermione Lee, *The Paris Review*, n° 84, 1984
- ⇒ « Le plus grand écrivain américain vivant a fini par comprendre qu'il n'aimait pas écrire. Rencontre à New York. », Nelly Kapriélian, *Les inRocks*, 31 octobre 2011

▪ Une émission de télévision

- ⇒ Philip Roth à *La Grande Librairie*, 19 mars 2015 (52 min)

▪ Une émission de radio

- ⇒ Pour élargir sur le thème « Le roman, le réel »

▪ Articles de l'époque où est sorti le livre sur *Opération Shylock : une confession*

« Roth plus fort que Roth », Josyane Savigneau, *Le Monde*, 21 avril 1995

http://www.lemonde.fr/archives/article/1995/04/21/roth-plus-fort-que-roth_3870554_1819218.html#Xdl7ExM5A3vBGSi3.99

Lecteurs, prenez garde ! *Opération Shylock* est-il le roman que vous êtes en train de lire, le dernier livre de Philip Roth, ou bien le roman que Philip Roth n'a pas écrit, ayant reçu beaucoup d'argent des services secrets israéliens pour faire silence sur la mission remplie par lui, pour eux, à Athènes ? Les deux sans doute, puisque, chez Roth, tout est toujours, à un moment ou à un autre, double (et ici plus que jamais). Le récit de l'« *Opération Shylock* », d'après Roth, aurait dû être l'objet du chapitre 11 du livre. Mais celui-ci n'en comporte que dix. L'écrivain aurait-il donc accepté de se taire, obéissant à l'ordre de l'agent Smilesburger, droit sorti d'un livre de John Le Carré ? Roth, se taire ? Invraisemblable. Aussi invraisemblable que d'imaginer Philip Roth, grand romancier américain né en 1933 dans le New Jersey, en agent du Mossad : « Tu espionnes pour le compte des Juifs ? », lui demande un de ses amis en riant. « Je croyais que tu les espionnais. » Voici pourtant la « confession » dudit espion « compte rendu aussi fidèle que possible des événements que j'ai effectivement vécus entre ma cinquantième et ma soixantième année », dit-il en préface. Effrayant. La littérature contemporaine aurait-elle perdu l'un de ses meilleurs écrivains ? Heureusement le livre se termine par une « note au lecteur » : « Ce livre est une œuvre de fiction. (...) Cette confession est un faux. » Ouf ! Entre les deux, 450 pages de très grand Philip Roth, remarquablement traduites : un récit d'espionnage palpitant, un roman policier, un thriller politique, une réflexion sur la judéité, une interrogation sur Israël à l'heure du procès Demjanjuk et de l'Intifada, une histoire de double comme on n'en avait encore jamais lue, un roman joyeux, plein de « cette force antitragique qui dédramatise les choses »... Bref, un roman de la liberté romanesque, « un mensonge par lequel il [l'écrivain] exprime son indicible vérité ».

Philip Roth aurait sans doute pu commencer ainsi : « Lecteur, accroche-toi, ce livre est abrupt. Tu ne devrais pas t'ennuyer en chemin, remarque. » Mais cela avait déjà été fait, ailleurs, par un de ses doubles sans doute. « Abrupt » est bien le mot. Philip Roth, celui que nous aimons et que détestent les amateurs de belles histoires, les adeptes du roman-roman, découvre qu'un Philip Roth (fondateur de l'ASA, les Antisémites Anonymes) est installé à Jérusalem, où tout le monde le prend pour lui. Il tient des discours militants pour le « diasporisme » le retour des juifs d'Europe en Europe, leur départ d'Israël, ce « petit État bruyant de rien du tout », cette sorte de « Belgique juive », sans même « une ville comme Bruxelles ». Des propos rapportés par le vrai Roth avec une ironie dévastatrice, comme s'ils étaient « le scénario grotesque » d'un de ses livres ou d'une nouvelle pleine des provocations dont il est friand. Le faux Roth est descendu à l'hôtel King David. Négligeant les conseils de sa femme, Philip Roth téléphone au King David, en prenant la voix d'un autre écrivain, français celui-là, mais aussi une sorte de double, Philippe Sollers. A l'autre bout, un Philip Roth répond, avec un accent du New Jersey plus fort que le sien, une voix plus sonore. Mais qui affirme être bien l'auteur de Portnoy et son complexe.

Quand on relève d'une grave dépression, provoquée par un médicament, l'Halcion, quand on a douté de son identité et de la réalité ce qui est le cas de Roth au moment où il découvre l'existence de son double, il faut, nécessairement, aller voir. Roth arrive donc à Jérusalem où il devait se rendre pour s'entretenir avec son ami l'écrivain Aharon

Appelfeld. Il rencontre l'autre Roth, « version hollywoodienne de [son] visage » « plus régulier, plus conventionnel, un peu moins mal fini que le mien, le menton était plus volontaire, le nez moins gros et, contrairement au mien, il n'était pas aplati au bout, à la juive. Dans une publicité pour la chirurgie esthétique, il serait l'après et moi l'avant ». Roth voudrait s'accrocher à ces différences. Mais l'autre porte aussi ses vêtements, usure et bouton manquant compris. C'est évidemment insupportable. Première mesure pour se débarrasser de cet imposteur : le nommer. Roth l'appelle donc Moishe Pipik, « Moïse Petitnombril », surnom qu'on donnait aux enfants qui voulaient faire les malins. « Les doubles, me disais-je, se rencontrent surtout dans les livres ». Ils s'appellent Zuckerman, Tarnopol, Kepesh ou Portnoy, et là on sait qu'on est dans un roman de Philip Roth. « Toute ma vie, je me suis mis dans des situations aussi difficiles, mais jusqu'à présent, en gros, c'était dans mes romans. Qu'est-ce que je dois faire maintenant pour me sortir de là ? » Prouver à Pipik que le roman est plus fort que lui, qui a osé envoyer une lettre à Roth affirmant : « Je suis celui de vous qui n'est pas des mots. » Comme le dit Appelfeld : « Il manifeste moins de talent en se faisant passer pour toi que tu n'en as à être toi-même, voilà peut-être ce qui t'irrite (...) Une injure d'ordre esthétique ». Donc une injure impardonnable. A partir de là Pipik, est condamné. « Usurpant l'identité de l'usurpateur qui avait usurpé la [sienne] », Roth va se mettre, devant son ami palestinien Ziad, à défendre le diasporisme, avec une énergie que le Roth relevant de dépression ne se connaissait pas. « Je n'étais jamais plus en forme qu'au moment où je me mettais à jouer Pipik ». Roth va aller, comme Pipik, au procès Demjanjuk, celui qui dit qu'on fait le procès d'un homme qui n'est pas lui... En rentrant à son hôtel, Roth va affronter Pipik, qui est dans sa chambre. Cela donne « un dialogue de fous », d'une lucidité et d'une drôlerie inouïes : « Il ne veut tout de même pas qu'on fasse ça ensemble », se demande le vrai Roth. « Philip Roth baise Philip Roth ! ça c'est une forme de masturbation qui me dépasse, même moi. » « Vous avez un but dans la vie, en dehors de faire croire que vous êtes quelqu'un d'autre ? » interroge-t-il encore. Réponse de Pipik : « Vous avez un but, vous, en dehors de ça ? »

Certainement, il en a un, Philip Roth. Montrer que « le vrai écrivain » est le « plus fort sur le terrain de l'invention », rivaliser, dans ce faux « voyage au bout de la folie » qui est un vrai « voyage au bout de l'intelligence », avec d'autres écrivains : Kafka, bien sûr, Dostoïevski, et aussi Céline. Quand Roth écoute une bande magnétique de la fameuse association de Pipik, les AntiSémites Anonymes, il entend un discours très célinien, contre les juifs, et contre lui-même singulièrement. « De tout son arsenal de coups tordus, dira-t-il après la mort de Pipik, cette imposture, si c'en était une, restera le plus sinistre, le plus fou et, hélas, le plus irrésistible... Oui, à mes yeux, esthétiquement séduisant par son côté répugnant et son mauvais goût, un peu à la manière de Céline. (Céline aussi était un cinglé, c'était un écrivain français génial et un antisémite virulent, de l'époque de la Deuxième Guerre ; j'essaie désespérément de le détester et je donne ses livres démentiels à lire à mes étudiants.)

Le « vrai écrivain », pour Roth, n'est sans doute pas tant « celui qui raconte des histoires » que « celui qui se raconte dans l'Histoire ». Cela lui vaut souvent de « voir la critique que fera de mon dernier livre le plus bête, le plus maladroit, le plus superficiel, le plus débile de tous les crétins bourrés de mauvaises intentions qui traînent dans ce métier où des abrutis sans aucune oreille et incapables de sentir la moindre nuance passent leur temps à aligner des clichés qu'ils appellent critiques de livres ». Cela lui vaut de solides ennemis, des gens qui non seulement détestent ses livres, mais se croient autorisés à les dire « mauvais ». Cela lui vaut aussi une admiration déterminée, absolue, définitive de tous ceux qui, aujourd'hui comme demain, chercheront dans la littérature le moyen de comprendre la réalité, et non de la fuir. Tous les romans de Roth répondent à ce désir d'élucidation, mais *Opération Shylock* va plus loin : « surfer » sur son identité pour prouver sa propre puissance romanesque, quel pari ! Et quelle réussite ! La démonstration est magistrale.

Une vingtaine d'année après cet article, Josyane Savigneau publie un livre sur Philip Roth où elle redit son enthousiasme pour *Opération Shylock*. Elle précise :

« Le merveilleux côté, pas un peu fou, mais très fou, de ce livre où l'on entend, comme l'a dit Roth à propos de Saul Bellow, "la joyeuse musique de l'égosphère" n'a pas été du goût de tous les critiques. Michiko Kakutani, du *New York Times*, qui aime rarement les livres de Roth, sans doute pas assez conventionnels pour elle, n'y a rien compris. Elle a déploré une narration partant dans tous les sens - c'est précisément la réussite du roman — et se dit fatiguée de ces incessants jeux de miroir. Plus étonnamment, John Updike, que Roth pourtant appréciait et avec lequel il avait de bonnes relations, n'a guère été plus positif dans le *New Yorker*. Peut-être n'avait-il pas assez le sens du jeu. » (extrait de *Avec Philip Roth*, Josyane Savigneau, Gallimard, 2014)

Voilà l'article de la journaliste qui n'a rien compris et qui est bien plus subtil que Josyane Savigneau ne dit : "Books of The Times; Of a Roth Within a Roth Within a Roth" Michiko Kakutani, *New York Times*, 4 mars 1993 :

<http://www.nytimes.com/1993/03/04/books/books-of-the-times-of-a-roth-within-a-roth-within-a-roth.html>

L'article de John Updike, "Recruiting Raw Nerves", *The New Yorker*, 15 mars 1993, n'est pas en ligne.

« Philip Roth fait la roue », Angelo Rinaldi, *L'Express*, 25 mai 1995

Qu'un auteur s'installe au cœur de ses écrits, se mette en scène, n'a rien pour étonner. A notre époque, un Michel Leiris n'a jamais fait que cela toute sa vie - il en sortit à un âge respectable, exsangue de s'être observé sans trêve. Qu'un auteur ait recours aux masques et aux doubles, jouant sur l'écart entre la réalité et la fiction, est un procédé aussi ancien que la première scène de ménage infligée par Mme Pirandello à son époux. La malheureuse avait l'esprit dérangé. Une nuit, ouvrant les yeux, il l'aperçut qui se tenait debout dans la ruelle du lit, armée d'une paire de

ciseaux et prête à l'éborgner. De côtoyer quotidiennement la folie et ses douleurs nourrit l'inspiration du Sicilien, son théâtre, où les personnages - une couronne en carton sur la tête, parfois - se lancent dans des rôles éloignés en apparence de leur état naturel, mais proches de leur être profond : Henri IV est un véritable roi. Aussi, lorsque M. Roth écrit aujourd'hui : « Le roman fournit à celui qui l'invente un mensonge par lequel il exprime son indéniable vérité », on ne tombe pas à la renverse, foudroyé par l'originalité de la remarque. Cocteau disait la même chose, et la disait mieux, dans « Le Secret professionnel » (1922). En France tout au moins, c'est, depuis longtemps, un sujet pour le bac.

M. Roth, né en 1933, qui fit des débuts remarquables et partout remarquables, évolue donc dans un site classé, sous la conduite des meilleurs guides. Quand il s'estime « quelqu'un de tellement connu » (p. 215), on peut douter qu'il soit d'une modestie de violette, on ne saurait nier cependant qu'il ait raison. M. Roth est le littérateur le plus célèbre de tous les littérateurs de son pays traduits à l'étranger. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit le plus artiste, si on le compare à Saul Bellow, à John Updike, à Malamud, à Truman Capote, voire à Edmund White, qui vit à Paris. Il transpose et maquille à peine les aventures qui lui arrivent. A l'orée de sa belle carrière, il a su en tirer deux ou trois récits, pleins de verve, non dénués de cette vulgarité de mâle qui les porte en sautoir. Elle ne contrarie jamais le succès de vente. Dans les couloirs des trains du dimanche soir, les permissionnaires la dégustent, une canette de bière à la main. On en trouverait ici bien des exemples. Elle conduit, entre autres anecdotes, un quidam qui passait par là à proposer sans rime ni raison au narrateur : « Voulez-vous que je vous fasse une p... ? » On pense au grain de poivre jeté dans le potage afin qu'une saveur piquante compense la faible teneur en légumes, l'absence de viande. M. Roth, qui a publié une vingtaine d'ouvrages de valeur inégale, rédigés en général sur le ton de la confession, exploite inlassablement les mêmes thèmes, tous liés à la sexualité et à la condition juive dans une société anglo-saxonne et protestante. C'est tout le contraire d'un reproche ; le ressassement, chez un créateur, est le gage de sa sincérité. On assure que M. Roth a quelquefois choqué ses coreligionnaires.

Il importait que tout cela fût dit en préambule, au lecteur à qui l'on ne cachera rien - pas même le fait que, dans cette rubrique, personne ne se soit porté volontaire pour la recension de son dernier ouvrage. On a dû tirer à la courte paille : le sort, qui déjà, ce jour-là, nous avait fait rater une marche de l'escalier de service, nous a désigné. Il était impensable qu'un éventuel best-seller demeurât ignoré d'un hebdomadaire d'informations générales ; on sait bien par les temps qui courent à quoi expose une faute professionnelle... « Avec "Opération Shylock", M. Roth va plus loin encore que dans ses précédents livres », affirme son éditeur français. Ce qui ne se conteste pas, c'est qu'il va à Jérusalem, attiré par les manèges de son jumeau logé dans un palace - un second Roth qui répand, en son nom, une curieuse doctrine, une espèce de sionisme à l'envers : ne prêche-t-il pas le retour en Ukraine, en Pologne et en Allemagne des juifs d'Europe vivant en Israël ? A quoi M. Roth, le vrai, qui a d'abord joint son sosie par téléphone, objecte, avec le bon sens de n'importe qui : « Il me semble que vous êtes en train de proposer la solution finale au problème juif à la place de Yasser Arafat. » Mais son interlocuteur ne veut pas en démordre, et, lorsqu'ils se trouveront face à face, le numéro bis - un détective de Chicago atteint d'un mal incurable - dans une harangue, justifiera son imposture au moyen d'une thèse sur la « synchronicité » empruntée à Jung. On s'y arrête volontiers, à cette thèse - elle aurait pu servir de poutre maîtresse à une nouvelle brillante dans le goût d'Aldous Huxley. Une nouvelle, soulignons le mot, car broder longuement sur les métamorphoses quand on n'a pas le génie de Kafka... Tantôt présenté comme une confession, tantôt comme le fruit de l'imagination, le volume a 450 pages où les phrases s'empressent l'une derrière l'autre dans un piétinement de troupeau de moutons au milieu de la chaussée. Elles sont au service d'intrigues qui auraient mieux convenu au savoir-faire d'un John Le Carré. On a ainsi droit aux espions du Mossad, à l'universitaire palestinien proche de l'OLP, à la belle infirmière, etc. Si l'on a cherché à formuler « quelque nouvelle interrogation sur l'État d'Israël » - s'impose-t-elle ? - cette interrogation se noie dans les monologues. Peut-être doit-on soi-même appartenir à la communauté juive d'outre-Atlantique pour s'y retrouver dans le désordre d'un roman de paper-back, qui est à nos yeux d'un Émile Gaboriau, d'un Fantômas casher. Et peut-être, au fond, n'est-ce que de la littérature provinciale, au sens où est réputé provincial tout ce qui n'est compris que d'un groupe précis à un moment historique donné (nos « hussards » parisiens d'antan étaient en partie des provinciaux).

Une minute d'émotion cependant : lorsque nous est montré un épisode du procès du présumé bourreau de Treblinka. Tout à coup, le souvenir de l'horreur sans remède et le regard éperdu d'un enfant prisonnier du couloir de la mort dispersent et crèvent comme bulles de savon les digressions du narrateur. Et, soudain, la présence des victimes devient si forte que le livre n'est plus que ce qu'il est, à une parenthèse près : une grande roue de Luna Park tournant autour du nombril d'un homme de lettres à l'apogée du contentement de soi - dérisoire. Autant que nous-même obligé de commenter cette pesante farce.

« "Je" de fiction », Marie Darrieussecq, *Le Monde*, 24 janvier 1997

http://www.lemonde.fr/archives/article/1997/01/24/je-de-fiction_3744875_1819218.html#rblmE4zpz6vqYqy2.99

L'autofiction n'est-elle qu'un « plan-marketing » pour vendre de l'autobiographie sous couvert de roman, ou a-t-elle une fonction unique, et novatrice, dans le champ littéraire ? Ces vingt dernières années, Yves Navarre, Serge Doubrovsky, Hervé Guibert, pour ne citer qu'eux, ont publié des livres sous-titrés « roman », mais dont tout semble indiquer qu'ils racontent leur vie : conformément au « pacte autobiographique » théorisé par Philippe Lejeune, le nom du narrateur à la première personne est celui de l'écrivain en couverture, et le mode, en général, celui de l'aveu.

On est donc tenté de penser que l'autofiction n'est qu'un néologisme pour en finir avec le vieux topos de la sincérité impossible, et désigner ce qui existe depuis qu'un jour quelqu'un s'est essayé à raconter sa vie inévitablement, la

romancer. On a d'ailleurs fini par admettre, pour faire un sort à la mauvaise conscience rousseauiste et libérer l'autobiographie du tribunal de la confession, que le roman est plus « vrai » que les Mémoires. On le déplore (Gide) ou on en jouit (Sollers), mais c'est comme ça : c'est un autre topos.

Donc, l'autofiction : une étiquette neuve sur un produit ancien ? Mais, notons bien : « autofiction », et pas « autobiofiction ». Autofiction, comme une petite machine, comme si, à un bout de la centrifugeuse, on faisait entrer des mots, qu'on émulsifiait avec « je », et que, à l'autre bout, « automatiquement », il sortait de la fiction pas forcément informée par la vie. Seuls les détracteurs de l'autofiction ceux qui disent qu'elle n'est qu'une stratégie de marketing comme les yaourts allégés la comparent, et la réduisent, à l'autobiographie : à défaut d'être sainement « bio », elle ne serait qu'une sorte de « roman light » pour faire passer en fraude de la vraie vie. L'autobiographie est certes revenue à la mode, mais il reste malséant, vieille « honnêteté » française, d'étaler son moi. Pour mieux la vendre, il suffirait donc de la déguiser en roman, par le moyen le plus radical et le plus « malhonnête » : tout simplement inscrire « roman » en couverture.

Il y a bien là une sorte de fraude ; mais, réellement, subversive. Pourquoi ne pas, effectivement, prendre l'autofiction au pied de la lettre et la rapprocher, comme elle le réclame, du « roman à la première personne » plutôt que de l'autobiographie ? Rien n'interdit d'imaginer, et d'écrire, un roman à la première personne où le nom du narrateur soit le même que le nom en couverture. Rien n'interdit quelle loi littéraire ? de s'inventer de toutes pièces une vie en l'étayant de codes autobiographiques. C'est là que l'autofiction devient vertigineuse : l'identité, dernier rempart du réel, ultime « critère légal » du pacte autobiographique, l'identité devient fiction. Ça peut faire peur. Le geste autobiographique se retourne comme un gant, l'imagination s'approprie la sincérité, la centrifugeuse fonctionne à l'envers. Plus aucune frontière. Dante, déjà, s'envoyait au Paradis son nom est dans la bouche de Béatrice, au chant XXX. Philip Roth en personne est agent du Mossad dans Opération Shylock. Dans un autre Paradis, « M. Guibert Hervé, né le 14/12/55 », raconte sa vie convalescente l'autofiction prend là des accents tragiques, fiction élégiaque d'une vie qui n'aura pas lieu, collusion « posthume » de l'imaginaire et du biographique.

L'autofiction, en minant le pacte autobiographique, n'empêche qu'une chose, mais fondamentale, comparer le vrai et le faux, critère nauséabond en littérature, et entrave « lagardémichardienne » à la lecture. Insolemment libre, formellement illégale, elle dérouté le vraisemblable et réaffirme ce scandale : la réalité dépasse toujours la fiction. C'est là un des maîtres mots, paradoxal, de la littérature ; l'autofiction le renouvelle radicalement.

Alors toutes les vies s'autorisent. Il y a trente ans, l'auteur est mort. Aujourd'hui, il se permet de ressusciter, tel quel et vrai de vrai, mais « sous la forme qu'il veut ».

“Philip Roth Sees Double. And Maybe Triple, Too.”, Esther B. Fein, *The New York Times*, 9 mars 1993

<https://www.nytimes.com/books/98/10/11/specials/roth-double.html>

Philip Roth swears that his latest book, "Operation Shylock," is true, that it all happened, that he was driven to despair by the sleeping pill Halcion, that he worked in Athens as an Israeli spy and that he met in Jerusalem his lunatic double: a missing-persons detective and anti-Zionist using the name Philip Roth.

"Operation Shylock," Roth insists with a post-modern straight face, is a "confession," not a novel, and he means for us to take this every bit as seriously as the contents labels demanded by the strictures of the Food and Drug Administration.

"*The book is true,*" Roth said the other day. "*As you know, at the end of the book a Mossad operative made me realize it was in my interest to say this book was fiction. And I became quite convinced that it was in my interest to do that. So I added the note to the reader as I was asked to do. I'm just a good Mossadnik.*" 'What Fun It Must Be'

A look of what could only have been bewilderment crossed his listener's face, and the lingering memory of a line in the book came to mind: "What fun it must be for him putting me on like this." And Roth -- the Roth now sitting at the offices of his publisher, Simon & Schuster, not Roth, the book's narrator, or Roth, the narrator's impersonating nemesis -- went on:

"*I'm not trying to confuse you. Look, let me tell you something that a lot of people have trouble believing. This happened. I stepped into a strange hole, which I don't understand to this day. There are many people who say they don't believe this and I tell them: 'I'm not going to quarrel with you. That's not why I was put on earth.' But I can tell you that, in substance, this happened. It was necessary to make changes, as I said in the introduction, but they don't affect the substance of the book.*

"*There will be people who will confuse themselves by being too clever, and assume that I'm that clever. I'm not. I'm flat-footed. Almost every reader I've presented this book to believes this is a novel. . . .*"

And so do the reviewers. Everyone from D. M. Thomas in The New York Times Book Review to John Updike in The New Yorker treats the book as a novel, a novel that frequently exhausts the reader's desire to know ever more about characters answering to the name "Philip Roth." So What Is Real?

"*I won't get into this debate with them,*" he said. "*The only thing I've told them is that when I wrote 'Portnoy's Complaint,' everybody was sure it was me, but I told them it wasn't. When I wrote the 'Ghost Writer' everybody was sure it was me, but I said none of these things ever happened to me. I never met a girl who looked like Anne Frank. I didn't have some nice writer take me into his house. I made it all up. And now when I tell the truth, they all insist that I*

made it up. I tell them, 'Well, how can I make it up since you've always said I am incapable of making anything up?' I can't win!"

It is an ingenious performance, as if Roth means to extend the theme of "Operation Shylock" -- the wrestling contradictions within the soul -- from the pages of his book into a book-tour interview. Toward the end of the book, Roth's Mossad handler, Smilesburger, even suggests that in newspaper interviews the author should "keep it simple: they're only journalists."

When Roth began making his name in 1959 with "Goodbye, Columbus" he was a comic realist, Theodore Dreiser meets Jackie Mason. "Operation Shylock," his 20th published book, with its multiple Philip Roths and multiple references to Philip Roth books, is something quite different, the deconstructionists meet Jackie Mason. There are moments in the new book where the author (or the author's author) seems to regret that drift: "I left the front step on Leslie Street, ate of the fruit of the tree of fiction, and nothing, neither reality nor myself, had been the same since."

There was a time, now almost quaint in memory, when Roth's mockery of Jewish-American conventions, when his sense of sexual hilarity, was capable of outraging everyone from reviewers in Commentary magazine to rabbis across the nation. Those days, he says, are all but gone. Despite the scathing account of Israeli realities in "Operation Shylock," Roth says he expects no scandal. *A Writer on His Readers*

"There are still Jewish readers who take strong exception to my fiction and to anything I write, but, by and large, it has diminished," he said.

"Largely the reaction against me was from a generation 25 or 30 years older than I was. Well, they are quiet for the reasons people over 75 grow quiet: they are exhausted, they've said what they had to say, they no longer are professionals with access to print, they're no longer running organizations or at the head of Jewish communities, or they've passed away.

"Among subsequent generations there are people who have been offended, but the numbers are not the same. People who are born or come of age after you've made your reputation as a writer sort of accept you in a different way. The others were people who were trying to stop me at the start or to define me at the start so that it was clear what I was. These battles between readers and writers tend to come at the beginning of careers."

When he was a graduate student at the University of Chicago in the 50's, Roth read the great novels in the canon at the time; Henry James was a favorite. But it was not until he read "The Assistant," by Bernard Malamud, and "The Victim" (which also explores the question of duality), by Saul Bellow, that he made the connection, as he puts it, between "literature and neighborhood." The notion of transforming the Jews of the Newark of his youth into literary characters was born. *A Type of Novel Dwindles*

"Until those people had put their hands on this material, it wasn't anything: it was putty, it was life," Roth said. *"To see what they could do with it was inspiring and educational. But it wasn't as though there was a small world being mined similarly by similar kinds of writers, but rather an unmined world being confronted by radically different kinds of sensibilities."*

The Jewish-American novel, if it ever existed, has dwindled, Roth said. In fact, he said, the likelihood is that other ethnic groups, closer to the experience of immigration, would now spawn new sorts of ethnic novels. *"Since we are loaded with such groups now, one would expect to find other people getting the charge and exploding because of the psychological, social and cultural predicament you are in when you are a new group pressing against the big place,"* he said.

The danger for all novels and novelists, he said, is that there may be no audience left as time passes.

"I don't think there's a decline of the novel so much as the decline of the readership," Roth said, mounting what he admitted was a favorite hobbyhorse. *"There's been a drastic decline, even a disappearance, of a serious readership. That's inescapable. We can't fail to see it. It's also inescapable, given the pressures in the society. That's a tragedy. By readers, I don't mean people who pick up a book, once in a while. By readers, I mean people who when they are at work during the day think that after dinner tonight and after the kids are in bed, I'm going to read for two hours. That's what I mean. No. 2, these people do it three or four nights a week for two and half, three hours, and while they do it they don't watch television or answer the phone.*

"So if that's what readers are, how many of them are there? We are down to a gulag archipelago of readers. Of the sort of readers I've described, there are 176 of them in Nashville, 432 in Atlanta, 4,011 in Chicago, 3,017 in Los Angeles and 7,000 in New York. It adds up to 60,000 people. I assure you there are no more. We would be foolish to add a zero. Maybe there are 120,000. But that's it, and that is bizarre." Instead of Religion . . .

Whether it is a matter of television, mass culture or shifts in the way people work and live, Roth said, *"There is a change in the mental landscape having to do with concentration,"* and that is what's responsible for the declining readership.

"For me, concentration is a pleasure, but it's no longer thought of that way by most people," he said.

The number of serious readers may halve every decade, Roth said, leading to the obvious. And yet, he said, he writes every day at his home in northwestern Connecticut, believing in the existence of the serious reader.

"It's what I have instead of religion," he said. *"Some people believe in God, and I believe in the reader. But I don't want my faith tested too strongly."*

« Portrait de l'artiste en agent double : *Opération Shylock* », Philip Roth : *les ruses de la fiction*, André Bleikasten, Belin, coll. « Voix américaines », 2001

De *L'écrivain des ombres* à *La Contrevie*, Roth s'était mis en scène sous le masque tour à tour transparent et opaque, bouffon et pathétique de l'écrivain Nathan Zuckerman. Puis, sans renoncer tout à fait aux équivoques de la fiction, il s'était éloigné de la fiction autobiographique pour écrire trois textes d'inspiration plus ouvertement autobiographique : *Les Faits*, *Tromperie* et *Patrimoine*. *Opération Shylock : une confession* (*Opération Shylock: A Confession*, 1993) fait-il partie de la même série ou marque-t-il le retour attendu à un romanesque plus décentré ? Le sous-titre nous invite à lire ce texte de quatre cent cinquante pages comme une « confession », la préface, signée P.R., indique que si, pour des raisons d'ordre juridique, des noms de lieux et de personnes ont dû être modifiés, le texte rien est pas moins à lire comme « le compte rendu aussi fidèle que possible des événements que j'ai effectivement vécus entre ma cinquantième et ma soixantième année » (OS, p.13). Mais ce pacte de lecture si clairement défini au seuil de l'ouvrage sera dénoncé non moins clairement à la fin : une « note au lecteur » à la dernière page précise en effet que « ce livre est une œuvre de fiction », que « toute ressemblance avec des événements s'étant effectivement produits, des lieux existants ou des personnes vivantes ou décédées, est une pure coïncidence » et que par conséquent « cette confession est un faux » (OS, 653).

Alors, roman ou pas roman ? Roth, une fois de plus, s'est ingénié à savamment brouiller les pistes et à semer le doute. *Opération Shylock* ne se présente pas seulement sous la forme classique d'un récit autobiographique, tout donne d'abord à penser qu'on a affaire cette fois-ci à une autobiographie vraie, puisque, au lieu d'être un double fictif comme l'étaient Portnoy, Tarnopol, Kepesh ou Zuckerman, le héros-narrateur porte ici le même nom que l'auteur. « Philip Roth » apparaît non seulement sur la couverture du livre, mais *dans* le texte. Le lecteur est ainsi encouragé à penser que Roth lui-même raconte ses rocambolesques mésaventures en Israël à la fin des années quatre-vingt et il est d'autant plus tenté de faire crédit à l'auteur que dans les entretiens et les commentaires publiés dans la presse lors de la sortie du livre, celui-ci ne cessait d'affirmer la parfaite authenticité de son récit¹. Mais avec Roth sait-on jamais où commence, où s'arrête la mystification ? À vrai dire, dans *Opération Shylock* il la pousse plus loin que jamais. De la fiction autobiographique nous sommes passé à l'*autofiction*, c'est-à-dire à un régime de fiction qui se moque du pacte autobiographique comme des conventions romanesques. Pour renouveler son jeu avec le réel et la fiction, Roth le radicalise en inventant un nouveau *Doppelgänger* sans prendre l'élémentaire précaution de lui donner un autre nom que le sien ni même de lui prêter une biographie très différente de la sienne.

Ce Roth-là manque cependant pas de nous intriguer dès le premier chapitre du livre, qui raconte « la plus terrible épreuve de (s)on existence » (OS, 22) : son effondrement mental, un an plus tôt, après une banale intervention chirurgicale, provoqué par un somnifère vendu sous le nom d'Halcion. Pendant ces mois de folie suicidaire, Roth, terrifié par la « désintégration » de son psychisme, se demandait : « Où est Philip Roth ? [...] Où est-il passé ? » (OS, 27-28), et même après sa guérison, il restait à demi persuadé que « cette transformation - cette *déformation* » (OS, 35) était due, non à un médicament dangereux, mais à une faille psychique jusque-là insoupçonnée et que le cauchemar pouvait donc recommencer.

« Où est Philip Roth ? » : la question, dans tous les sens qu'on peut lui donner, hante tout le roman, et elle est d'autant plus troublante que son premier chapitre, en rapportant fidèlement l'un des épisodes le plus sombres de la véritable vie de Roth², pourrait figurer dans une autobiographie traditionnelle. Comme Roth l'auteur, également, le narrateur présumé d'*Opération Shylock* vit dans le Connecticut et a épousé une actrice anglaise qui se prénomme Claire, mais - première surprise - c'est un homme soucieux de sa réputation et fidèle à sa femme, ce qui ne correspond guère à l'image que l'on a pu se faire, à tort ou à raison, de l'auteur à travers ses *alter ego* antérieurs. Surprise aussi de découvrir que ce nouveau double, homonyme de l'auteur, a son propre double dans le récit : un ancien détective de Chicago qui profite de sa ressemblance physique hallucinante avec l'écrivain pour s'approprier son nom et usurper son identité. Déjà dans *Zuckerman délivré*, Nathan avait rencontré sa doublure en Alvin Pepler, et *La Contrevie* était déjà une histoire d'identités volées. *Opération Shylock* relate à son tour les démêlés tragicomiques d'un romancier célèbre avec son double minable et monstrueux. Mais Roth augmente encore la mise : c'est son propre nom, son nom propre, la signature même de son identité, qu'il met deux fois en jeu dans l'espace de la fiction. Son double et le double de son double portent dorénavant le même prénom et le même patronyme, tous deux s'appellent à présent « Philip Roth ».

Roth II, souvent désigné dans le texte comme « l'autre Philip Roth », menace Roth I dans son identité même et jusque dans son être et dans sa vie. Souffrant d'un cancer en phase terminale, c'est son double malade, mourant, mort. Quand il le surprend endormi dans sa chambre d'hôtel, Roth I se dit :

Voilà à quoi je ressemblerais si je devais mourir cette nuit même dans ce (lit. Voilà mon cadavre. Je suis assis ici, vivant bien que mort. Je suis assis ici après ma mort (OS, 300).

Roth II est à Roth I ce que la dépouille est au corps vivant, à la fois sa parfaite image et son effacement dans la mort. Extrême ressemblance se conjugue ici de manière étrangement inquiétante - *unheimlich* - avec une totale dissemblance, la différence surgit désormais de l'énigme d'une quasi-identité. Physiquement, Roth II ou encore

¹ Voir Esther B. Fein, « Roth 1 on Roth 2 and Roth 3 : They're Real. All of Them », *New York Times*, 9 mars 1993 : <https://www.nytimes.com/books/98/10/11/specials/roth-double.html>

² Claire Bloom, que nous n'avons pas de raison de soupçonner sur ce point, le raconte dans *Leaving a Doll's House*, Londres, Virago Press, 1996, 194-197.

Moishe Pipik (lisez Moïse Nombriil, double renvoi, historique et biologique, à l'origine), comme l'appelle en yiddish l'écrivain - en l'identifiant à un gnome du folklore juif - est l'exacte réplique de Roth I ; il s'habille comme lui, marche comme lui, parle comme lui et, surtout - c'est peut-être le plus troublant - n'est pas loin de penser comme lui, mais dans son extrémisme, il en est en même temps la sinistre caricature, représentant tout ce que Roth I refuse d'être : un idéologue, un illuminé monomane, un pauvre fou délirant qui entend mettre à profit le prestige du romancier et les idées qu'il lui prête (idées déjà ébauchées par Jimmy dans *La Contrevie*) pour se faire le champion du « nouveau diasporisme », un mouvement contre-sioniste qui appelle les Israéliens ashkénazes à retourner dans leurs pays d'origine en Europe pour éviter un « deuxième holocauste » organisé par les Arabes - nouvelle « solution finale » qui n'assurerait le droit de vivre qu'aux Juifs assimilés et finirait donc nécessairement par l'oblitération de toute judéité.

Venu à Jérusalem pour interviewer son confrère Aharon Appelfeld (interview qui a eu lieu et qui a été effectivement publiée³), Roth finit par rencontrer son encombrant double qu'il menace de poursuivre en justice s'il ne renonce pas immédiatement à son imposture. Mais rien n'y fait, le double-succube ne le lâchera pas de sitôt. Et voilà Roth entraîné dans un univers incertain, ambigu et sourdement menaçant où personne n'est ce qu'il paraît être, où toutes les identités sont fausses ou fêlées, où tout est à double fond ; le voilà perdu dans les méandres d'une intrigue paranoïde dont les incongruités et les invraisemblances sont au-delà de tout ce qu'il pouvait imaginer. Intrigue qui lui réserve pourtant un petit rôle dans les affaires du monde. Sur les instances du maître espion et maître manipulateur Smilesburger (personnage inspiré par le George Smiley de John Le Carré), Roth accepte de remplir pour le compte du Mossad une mission à Athènes : « l'opération Shylock », opération si secrète qu'elle doit le rester et qu'elle ne pourra donc être contée et faire l'objet d'un chapitre dans le livre qui lui doit pourtant son titre.

Ainsi l'histoire du peuple juif aura pris l'écrivain dans ses rets et ses remous. Un bref instant, elle en aura même fait l'un de ses agents. Histoire présente dès la première page : le procès de John Demjanjuk, l'Ukrainien soupçonné d'être « Ivan le Terrible », le bourreau de Treblinka, rappelle d'emblée l'héritage tragique. Et la tragédie continue comme une fatalité, se rejoue inexorablement sous la loi cyclique d'une violence qui n'en finit pas : hier les persécutions nazies, les camps de la mort, les horreurs de l'Holocauste ; aujourd'hui les affrontements quotidiens de l'Intifada. *Opération Shylock* est, après *La Contrevie*, une nouvelle méditation à plusieurs voix sur la judéité et l'antisémitisme, et une nouvelle interrogation sur l'avenir de l'État d'Israël. Les longs monologues du livre tournent tous autour de ces questions-là. Ils répondent les uns aux autres, se contestent, se contredisent et Roth laisse les contradictions s'entrechoquer, en se gardant bien d'en tenter la résolution. Et il prend si peu parti que chaque discours s'impose avec la même force quel que soit le point de vue exprimé, il l'est toujours avec la même énergie pugnace, la même éloquence raisonneuse, la même tenace conviction : vaticinations de Roth II sur le « diasporisme », diatribes anti-israéliennes de George Ziad, Palestinien proche de l'OLP (les initiés reconnaîtront au passage Edward Saïd, professeur à la Columbia University, essayiste et critique réputé et premier porte-parole des Palestiniens aux États-Unis), amère tirade du libraire David Supposnik sur le personnage de Shylock, sermons de Smilesburger sur le *loshn horé* et, au chapitre 5, délirant et hilarant discours où Roth, le « vrai » Roth, doublant son double, renchérit sur son « diasporisme ». Malraux disait de *Dostoïevski* : « Si quelqu'un a trouvé son génie à faire dialoguer les lobes de son cerveau, c'est bien lui »⁴ Roth, le plus dialogique (au sens bakhtinien du mot) et peut-être le plus dostoïevskien des romanciers américains de sa génération, a trouvé le sien de semblable manière, et jamais cette polyphonie (ou cacophonie) intime ne s'est mieux accordée à la rumeur du monde et aux fureurs de l'histoire que dans *Opération Shylock*.

Depuis *La Contrevie*, Roth n'avait rien écrit d'aussi neuf, d'aussi riche et d'aussi fort. Un éblouissant tour de force, une superbe démonstration de savoir-faire, mais, mieux que cela, un texte généreux et retenu, exubérant et sage, grave et drôle, le livre dédaléen d'un grand romancier dans la plénitude de ses pouvoirs.

▪ Les potins : qui est Claire, la dédicataire d'*Opération Shylock* ?

« **Survivre à Philip Roth** », Josyane Savigneau, *Le Monde*, 25 octobre 1996

http://lemonde.fr/archives/article/1996/10/25/survivre-a-philip-roth_3748252_1819218.html#ZeYdjsTA21PctqE0.99

Claire Bloom, la magnifique actrice britannique qui fut notamment la jeune Theresa dans *Limelight* de Chaplin, doit savoir aujourd'hui ce qu'on ressent à ne pas être lue. Son livre de Mémoires, sorti voilà quelques semaines en Grande-Bretagne et aux États-Unis, est décrit comme un impitoyable réquisitoire contre l'un de ses anciens maris, qu'elle accuserait notamment d'être fou.

Un livre commenté sans avoir été lu, par des gens qui recopient des articles d'autres gens qui n'ont rien lu non plus mais ont adopté le point de vue de critiques qui ne savent pas lire... On se croirait dans un roman de Philip Roth. Voilà une bonne chose, car le mari en question est précisément le très controversé romancier américain : misogynne, écrivant des romans trop autobiographiques ou des autobiographies trop romancées ; trop juif ou juif antisémite ; trop obsédé sexuel ou trop intellectuel... Rien ne lui aura été épargné. On pourrait résumer : trop bon écrivain pour ne pas être haï.

³ « A Talk with Aharon Appelfeld », *New York Times Book Review*, 28 février 1988, 29 : <https://www.nytimes.com/books/98/02/15/home/appelfeld-roth.html>

⁴ Cité par Gaétan Picon, *Malraux par lui-même*, Seuil, 1953.

Mais qu'a donc bien pu lui trouver cette actrice si talentueuse remarquée à dix-neuf ans, en 1950, par Charlie Chaplin, cette femme si belle qui eut une histoire d'amour avec le jeune Richard Burton, une aventure avec Yul Brynner, avant d'être l'épouse de Rod Steiger (avec lequel elle eut une fille, Anna) puis du producteur Hillard Elkins ? Mystérieuse attirance, fatal attraction dont il faudrait se repentir ? Pas du tout, si l'on veut bien lire le récit que fait Claire Bloom de ses dix-huit ans d'amour avec Philip Roth : leurs bonheurs, leurs épreuves, leur mariage en 1990 et leur divorce cinq ans plus tard. Roth est probablement « invivable » et cruel, mais jamais les propos de la femme qui l'a constamment aimé ne tournent au règlement de comptes. Claire Bloom, certes, dit parfois, de son ton égal, des choses terribles. Elle raconte sa « vie de femme » au côté de Roth avec la même netteté, la même lucidité, le même amour et le même souci de la vérité que Simone de Beauvoir dans *La Cérémonie des adieux*.

Ce qui dérange, au fond, et qui doit disparaître aux yeux des commentateurs, dans le cas de Beauvoir et Sartre, comme dans celui de Bloom et Roth, c'est l'hypothèse qu'ils se soient aimés. Qu'est-ce qu'aimer un écrivain et être aimée de lui ? Claire Bloom ne pose pas la question en ces termes, mais son livre tente de répondre, et en cela il est singulier. Car il est très rare qu'une femme ayant vécu avec un écrivain parle de son œuvre et considère que, avant toute chose, il l'écrit. Claire Bloom a lu Philip Roth et pas seulement les deux livres qu'il lui a dédiés, *Professeur de désir* et *Opération Shylock* (son avant-dernier roman, peut-être le plus abouti). Elle a lu aussi grâce à Philip Roth, avec lui, notamment « ses écrivains préférés, Céline et Kafka ». Elle montre bien, comment, au quotidien, avec un romancier, les frontières du réel et de la fiction sont curieusement brouillées : tantôt on est le « modèle » d'un caractère, tantôt, de manière plus inattendue, on se conforme, a posteriori, à certains comportements des personnages de fiction créés par l'homme qu'on aime. « En dépit de la fin tragique de notre mariage, la richesse de mes années avec Philip a été immense », écrit Claire Bloom. Contrairement à la rancune annoncée, on trouve dans ses Mémoires une volonté de justesse, un souci d'honnêteté, parfois presque excessifs « Quand Philip m'a accusée d'avoir une relation malsaine avec ma fille, en disant que j'essayais, de manière névrotique, de compenser ce que je n'avais pas fait pour elle dans le passé, il voyait juste », car la dépression dont souffre Roth à la fin de leur vie commune le conduit à des attitudes intolérables, blessantes. Il « convoque » Claire Bloom à l'hôpital où il est soigné et lui parle longuement, en présence de son psychiatre, traquant tous les détails de leur existence qui, à ses yeux, justifient son ressentiment.

Claire Bloom n'a pas besoin de vengeance. Elle sait, peut-être parce qu'elle a bien lu Roth, que le malentendu entre les hommes et les femmes est radical, quel que soit l'amour qu'ils se portent. Est-ce une raison pour ne pas s'aimer ? Elle ne le pense pas. Et puis, si Philip Roth a su atrocement la faire souffrir, il a su merveilleusement la faire rire. Il est donc... inoubliable.

▪ Les potins : une groupie

« Philip Roth, vie, contrevie et double fond : Josyane Savigneau guide d'étape », Claire Devarrieux, *Libération*, 29 octobre 2014

http://next.liberation.fr/livres/2014/10/29/philip-roth-vie-contrevie-et-double-fond_1132085

Josyane Savigneau, qui est au *Monde des livres* ce que Jack Lang est au ministère de la Culture - ils ne dirigent plus la boîte mais on les y associe toujours -, a une vraie relation avec Philip Roth, comme on en a rarement au cours d'une vie de journaliste littéraire. Elle a interviewé pour la première fois le romancier en 1992, et l'a revu à plusieurs reprises, une fréquentation longue et systématique qui a abouti à un hors-série du *Monde* en 2013, après que Roth a annoncé qu'il cessait d'écrire et, aujourd'hui, à un livre. *Avec Philip Roth* est un bon guide, c'est-à-dire un compagnon de voyage : utile pour les néophytes comme pour les connaisseurs. On apprécie qu'il soit à la fois rigoureux et vagabond, qu'il suive des logiques personnelles plutôt qu'un classement strictement chronologique ou thématique, tout en donnant la sensation du temps qui passe. Et sans omettre les questions centrales, le travail, la littérature, les doubles, le « *jeu de rôles* », l'enfance, l'Amérique, la politique, la prétendue misogynie, la judéité.

Au fil du parcours, affleurent des éléments de la biographie : la découverte des écrivains d'Europe centrale que Roth publie aux États-Unis (vivants et morts, Kundera, Vaculik, Bruno Schulz) ; la décennie anglaise à partir de 1977 ; la manie de tout prévoir, y compris son enterrement. Bien sûr, l'œuvre est mise en avant, et Josyane Savigneau a ses préférés, qu'elle analyse : outre tous les romans qui mettent en scène Zuckerman, « *la trilogie magique* » que constituent *la Contrevie*, *Opération Shylock*, *le Théâtre de Sabbath*, et ce que Roth nomme « *trois rêves autour de la sexualité* », *le Sein*, *Professeur de désir*, *La bête qui meurt*, plus que *Pastorale américaine*, qu'elle aime moins, quand il est « *le premier grand succès public de Roth en France. Sans doute les lecteurs étaient-ils désarçonnés par le Roth que je préfère, insolent, d'une ironie sauvage devant laquelle rien ne résiste, et d'une liberté provocatrice, qui "plie" joyeusement la réalité à la fiction, l'expérience à la création* ».

La rencontre de 1992, qui a lieu à propos de *Patrimoine*, a déjà été racontée dans *Point de côté*, récit autobiographique de Josyane Savigneau publié chez Stock en 2008 (il reparait ce mois-ci en Folio). Elle l'est de nouveau dans *Avec Philippe Roth*. Le rendez-vous est difficile à fixer, l'entretien se passe bien et mal : bien parce que, écoutant son magnétophone, l'intervieweuse appréciera la densité des propos tenus, et il n'y a que cela qui compte ; mal parce que l'auteur est fidèle à sa réputation, stressant, peu aimable et retoquant les questions qui lui déplaisent. Croyez-moi : le cauchemar. Et puis arrive l'histoire du trombone. « *Tout en continuant à répondre et à regarder ostensiblement sa montre, il joue avec un trombone. Il s'interrompt : "Ça vous dérange que je joue avec ce trombone ? - Et vous, ça vous dérange que je regarde vos mains ? - Quand on*

aura terminé, je vous le jeterai à la figure. - Ça tombe bien, je suis une fétichiste." C'est un grand écrivain, sans doute, mais un type odieux. "On a fini ? - Oui." Il jette le trombone vers moi, je l'attrape - je l'ai gardé des années, et c'est devenu un sujet de plaisanterie entre nous. » Risquons une interprétation, le genre de facilité à quoi Josyane Savigneau se refuse : un trombone, n'est-ce pas une attache ?

Josyane Savigneau, *Avec Philip Roth*, Gallimard, 222 p.

▪ Interviews

« The art of fiction », Hermione Lee, *The Paris Review*, n° 84, 1984

<http://www.theparisreview.org/interviews/2957/the-art-of-fiction-no-84-philip-roth>

« Le plus grand écrivain américain vivant a fini par comprendre qu'il n'aimait pas écrire. Rencontre à New York. », Nelly Kapriélian, *Les inRocks*, 31 octobre 2011 :

<http://www.lesinrocks.com/2011/10/31/livres/philip-roth-mon-conseil-a-un-ecrivain-debutant-arreter-decrire-117630/>

Les dates de parution des ouvrages de Philip Roth sont celles des sorties américaine.

En vingt-cinq ans, Philip Roth a publié quelques-uns de ses romans majeurs (*La Contrevie, Pastorale américaine, La Tache...*), a clos la série des "Nathan Zuckerman" (commencée en 1979) en condamnant son alter ego à la maladie (*Exit le fantôme*, 2007), et a resserré son oeuvre dans une poignée de romans brefs hantés par la maladie et la mort (*La bête qui meurt, Un homme...*). En vingt-cinq ans, Philip Roth a vieilli en devenant de plus en plus prolifique. En vingt-cinq ans, il s'est aussi imposé comme le plus grand écrivain américain vivant, le seul peut-être dont chaque livre (à peu près un par an) est attendu avec la même impatience, la même curiosité, le même désir.

A 78 ans, élégamment vêtu de beige, il nous reçoit dans son appartement minimaliste de l'Upper West Side, à quelques pas d'un Central Park doré par la lumière douce de l'été indien à New York. Humour à fleur de voix, malice à fleur d'esprit font de chaque entretien avec Philip Roth un délice de décontraction et d'intelligence. Autour de l'évolution de son travail et des changements du monde, passage au crible des vingt-cinq dernières années dans la vie d'un homme rompu à son métier.

Il y a vingt-cinq ans, vous publiez *La Contrevie*, roman majeur dans votre oeuvre. Chaque chapitre contredisait le précédent, remettant en question la "vérité" de la narration. Peut-on considérer ce roman comme un manifeste ? Qu'est-ce qu'il a changé pour vous ?

Philip Roth – En effet, *La Contrevie* marque une rupture par rapport à mes livres précédents. Ce texte a ouvert la voie à tous les romans qui ont suivi. J'avais enfin un canevas plus ample, du fait même de la façon dont le livre prenait place dans plusieurs lieux, de Londres à New York. Cela a redonné de l'énergie à mon travail. D'un point de vue technique, ce livre m'a ouvert. Je suis devenu plus libre, et ma prose plus abondante. L'amplification est devenue un enjeu, et cela a permis l'existence de mes romans des années 90, à commencer par *Opération Shylock* (1993) et *Le Théâtre de Sabbath* (1995). Même si les sujets sont complètement différents, ma manière d'écrire a changé, les phrases sont devenues super abondantes. Quant à *La Contrevie* et ses chapitres qui contredisaient le destin d'un personnage du chapitre précédent, je ne sais pas pourquoi j'ai procédé ainsi... Quand c'est arrivé, dès le deuxième chapitre, ça m'a tellement plu que j'ai écrit l'ensemble du livre de cette façon.

Vous ne théorisez pas votre travail ?

Non, je n'ai pas ce talent. D'ailleurs, ça ne m'intéresse pas.

Ces dernières décennies, vous avez commencé à vous mettre en scène dans certains de vos livres. Pourquoi ?

Quand je me fais apparaître dans *Patrimoine* (1991), par exemple, c'est parce qu'il s'agit d'un livre sur la mort de mon père, sur ma famille, pas d'un livre de fiction. Donc il me semble normal d'y apparaître en tant que moi-même. Dans *Tromperie* (1990), le sujet est l'adultère, et je m'interrogeais sur la façon d'apporter quelque chose de neuf à un tel sujet qui ne choque plus personne. Alors j'ai voulu rendre ce sujet "inconfortable", le restituer tel qu'il est pour moi... Donc aucun des personnages n'a de nom, sauf moi. Je me suis inspiré d'écrivains européens, tel Gombrowicz, qui fait apparaître un certain Witold dans *La Pornographie* et lui fait jouer le rôle de voyeur, pour amplifier la chute morale. La situation morale du livre me dicte de m'y faire apparaître ou pas. Dans *Le Complot contre l'Amérique* (2004), j'utilise ma famille et donc mon nom, car l'idée consistait à changer l'histoire des États-Unis – Roosevelt perd les élections, et un type d'extrême droite les gagne. Ça allait donc changer quelque chose, mais pour qui ? J'ai pensé : pour ma famille, qui est juive. D'un côté, tout était inventé, et pour contrebalancer ça, tout se fondait sur une certaine réalité. Je me suis également introduit dans *Opération Shylock* pour des questions de méthode. Car la méthode, c'est tout. Il faut se demander "Comment dire une histoire ?". Cela doit être à chaque fois nouveau. Et si ça ne l'est pas aux yeux du monde, ça doit l'être au moins pour moi.

Ce qui est intéressant, c'est qu'à la sortie d'*Opération Shylock* vous avez laissé planer le doute dans vos entretiens, niant que le Philip Roth du livre vous représentait, puis affirmant que vous aviez bel et bien travaillé pour le Mossad, comme votre personnage...

J'ai dit oui quand on m'a demandé si j'avais vraiment travaillé pour le Mossad parce que c'était aussi facile que de dire non mais tellement plus drôle (*rires*) ! On a besoin de s'amuser dans la vie – sinon, à quoi tout cela servirait-il ?

Vous amusez-vous en écrivant ?

J'ai toujours trouvé ça très difficile. A de rares exceptions près, chacun de mes livres est un calvaire. Il existe des métiers très pénibles, eh bien, écrire en est un ! Si le livre n'est pas éprouvant à écrire, alors je doute de sa qualité. Par exemple, *Patrimoine* : je l'écrivais à mesure que progressait la maladie de mon père. Je le voyais tous les jours et j'étais tellement bouleversé à la fin de la journée que je ne voulais voir ni amis, ni match de base-ball, ni rien. Tout ce que je pouvais faire, c'était écrire, mais sans savoir que j'étais en train de faire un livre... Donc je ne l'ai pas conçu dans la douleur, mais pas dans la joie non plus. Le livre qui m'a le plus amusé, d'ailleurs j'en ris encore, c'est *Le Théâtre de Sabbath*, où je mets en scène un personnage dépourvu du sentiment de honte et qui blasphème contre les gens décents.

Y a-t-il des scènes que vous aimez écrire davantage que d'autres ?

Les scènes auxquelles personne ne fait attention. Comme dans *J'ai épousé un communiste* (1998), quand mon personnage va voir un taxidermiste. J'ai adoré en interroger un pour mon livre. En fait, voilà : j'adore écrire des scènes d'expertise professionnelle. Dans *Indignation* (2008), le fils d'un boucher raconte à une fille la façon dont on livre la viande... Je crois que les gens passent beaucoup de temps à penser à des questions aussi quotidiennes. Dans *Un homme* (2006), le père a une bijouterie. J'ai adoré aller dans une bijouterie, prétendant que je voulais acheter une bague de fiançailles pour ma girlfriend.

Avec le temps, écrivez-vous les scènes de sexe avec plus de facilité ?

Elles restent difficiles, car il ne faut pas qu'elles soient vulgaires mais pas non plus trop tendres ni trop belles. Au début, j'étais très circonspect : dans mes deux premiers livres, par exemple, *Goodbye, Columbus* (1959) et *Laisser courir* (1962), les scènes de sexe se déroulaient dans le noir. Avec le temps, je me suis laissé davantage de liberté, notamment dans *Portnoy et son complexe* (1969) car le livre se situe chez un psychanalyste, là où l'on ne censure pas son langage, où l'on ne s'embarrasse pas de la honte. Cela m'a donné la liberté d'être obscène, graphique dans mes descriptions. Je n'ai pas recommencé par la suite, sauf pour *Le Théâtre de Sabbath* car ce livre m'en a donné la permission – encore une fois, ce n'est pas moi qui m'autorise, mais le sujet ou le personnage du livre qui légitime telle ou telle méthode.

Votre dernier roman paru en France, *Le Rabaissement*, met en scène un acteur. En vieillissant, ne voyez-vous la vie que comme un jeu de rôle ?

Mais nous jouons tous un tas de rôles ! On joue des rôles différents avec nos amis, nos confrères, notre famille, nos amours. On est très flexibles. Nous, les gens ordinaires, sommes de très bons acteurs. Si à table, en dînant, une femme déclare à son mari qu'elle a découvert qu'il la trompe en fouillant dans les poches de son veston, vous verrez qu'il va devenir un excellent acteur. Les gens sont très doués pour le mensonge.

Dès *La Contrevie*, en 1986, vous mettez en scène ce qui va devenir au cours des vingt-cinq années suivantes le thème central de nombre de vos livres : la maladie, le risque d'impuissance, la fin... Pensez-vous qu'une vie sans sexe serait invivable ?

Non, c'est vivable, et c'est d'ailleurs le cas pour beaucoup de gens. Ça peut être triste ou pas. Dans *Exit le fantôme (le dernier de la série des "Nathan Zuckerman" – ndlr)*, ça rend fou Zuckerman car il voit cette jeune femme qu'il désire sans pouvoir lui faire l'amour. Tout ce que je sais, c'est que les gens vivent très mal le fait d'être exclus du sexe, ils se sentent frustrés, tristes, en colère...

En vingt-cinq ans, qu'avez-vous appris ?

Que je ne recommencerais pas la même chose. S'il y a une vie après la mort et qu'on me demande "Que voudriez-vous faire, maintenant ?", je répondrai : "N'importe quoi sauf écrivain".

N'exagérez-vous pas un peu ?

(*Rires*) Juste pour l'effet, si. J'aimerais avoir le même statut, mais pas être écrivain, ça a été trop difficile. Quand on débute, on doit extraire son meilleur livre des conneries qu'on écrit : un travail très dur. Ça n'est qu'en écrivant que l'on va apprendre quel écrivain on est. Par exemple, je ne savais pas que je pouvais être drôle par écrit dans mes trois premiers livres. J'étais un jeune homme sérieux qui voulait être un écrivain sérieux. Ça n'est qu'avec *Portnoy et son complexe* que j'ai su que je pouvais ouvrir mon champ d'écriture à la comédie.

Avec le temps, avez-vous compris quel écrivain vous étiez ?

Je suis l'écrivain qui a écrit *Nemesis (son dernier roman paru aux États-Unis, pas encore traduit en France – ndlr)*. C'est tout ce que je sais. J'ai oublié les livres qui ont précédé. Toute ma concentration à finir un livre se volatilise dès que je l'ai achevé. Quand je débute un nouveau roman six mois après, je dois recommencer à zéro. Lorsque j'attaque ma journée, je ne sais pas comment elle va se poursuivre...

Après ces décennies d'écriture, quels conseils donneriez-vous à un écrivain débutant ?

D'arrêter d'écrire.

Il y a vingt-cinq ans, vous aviez 53 ans et aujourd'hui, 78. En vieillissant, qu'avez-vous appris de la vie ?

Que je vais détester l'abandonner... Non pas que tout ait été rose, mais rien n'est aussi passionnant que l'état de conscience. J'ai été éduqué continuellement, encore et encore dans ma vie par les événements, par les êtres. J'ai appris en recevant des coups sur la tête. La vérité nous parvient par chocs. Le plus absurde, c'est que l'on croit que la leçon va se révéler utile pour la prochaine expérience, mais ça n'est jamais le cas parce qu'à chaque fois les choses sont différentes...

Un conseil pour un jeune qui commence sa vie d'adulte ?

Je ne dirais rien, surtout. Peut-être seulement : "Restez en bonne santé".

Pour *Le Complot contre l'Amérique* (2004), vous vous êtes inspiré de la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi pas de l'histoire plus récente ?

J'étais un enfant pendant la Seconde Guerre mondiale, ce qui a eu un énorme effet sur moi et, inutile de le dire, sur le pays entier. Mon père me parlait beaucoup de la guerre, ça me fascinait. J'ai appris la magie des grands leaders comme Roosevelt, qui fut un immense héros et un protecteur. Mes parents votaient pour lui, c'était un dieu à la maison. On ressentait profondément l'idée d'unité américaine, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant. Pour un enfant, la guerre était une terreur ; mais je me sentais aussi grand patriote. Et nous avons gagné. Adulte, j'ai énormément lu sur la guerre. Tout cela est dans mon bagage, voilà pourquoi j'ai choisi d'écrire sur ce sujet, ainsi que sur l'antisémitisme, très présent aux États-Unis dans les années 30. Entre 1880 et 1920, il y a eu beaucoup d'immigration en provenance d'Europe de l'Est, et les Américains n'aimaient pas ça. Mais ces immigrés ont été intégrés car l'industrie avait besoin de bras. Et puis les Juifs étaient méprisés bien avant ça... Mon père était humilié par l'antisémitisme. Ma mère a grandi dans un quartier irlandais catholique dans le New Jersey et s'est sentie beaucoup mieux dans notre quartier entièrement juif. Pour ma part, je me sentais certes différent, mais je ne me suis jamais senti ne pas être un Américain.

Beaucoup d'écrivains américains ont écrit autour du 11 Septembre. Pas vous. N'est-ce pas l'un des événements les plus importants des vingt-cinq dernières années ?

Si, bien sûr. J'étais chez moi quand c'est arrivé. Je n'avais aucune idée à l'époque de la façon dont cet événement allait tout changer. Je me souviens que j'étais en colère, touché par le patriotisme, je me suis tout de suite rendu à Ground Zero... Puis je n'y suis plus allé. Cet événement fut horrible d'abord à cause des morts qu'il a provoquées, puis à cause de ce qui est venu ensuite. Cela nous a donné Bush : sans le 11 Septembre, il n'aurait jamais été réélu pour un second mandat. Bush a empoisonné le système américain, et c'est Obama qui est en train de payer pour ce qu'il a fait à l'économie du pays. La crise a commencé deux mois avant l'élection d'Obama. Ce qu'a laissé Bush est un désastre, un problème insoluble. Obama ne sera peut-être pas réélu à cause de ça.

Vous aimez toujours Obama ?

Oui, il a un cerveau, il est intelligent. Il est génial.

Quels sont les autres événements qui vous ont le plus marqué en vingt-cinq ans ?

Je ne m'en rappelle plus. Je travaillais. Je n'avais pas le temps de regarder ailleurs.

Vous êtes-vous intéressé à l'arrestation de DSK en mai dernier ?

Pas du tout.

Vous vous êtes pourtant intéressé à l'affaire Bill Clinton-Monica Lewinsky ?

Bien sûr, parce qu'il y avait tout dans cette affaire. La présidence était menacée, et les adversaires de Clinton ont essayé de s'en servir contre lui. Mais l'affaire DSK, vous ne trouverez pas un Américain que ça intéresse.

Vous suivez la politique ?

Je lis les journaux, je regarde les news, mais c'est tout. Je ne fais qu'écrire. Et quand je n'y arrive pas, je reste accroché à l'ordinateur ou je vais faire une promenade. Mais la plupart du temps, je m'oblige à rester face à mon texte. J'aime cette torture (*rires*).

- **Une émission de télévision**

Philip Roth à La Grande Librairie, 19 mars 2015 (52 min)

<https://www.youtube.com/watch?v=6KesLzRdGlg>

- **Une émission de radio**

Pour élargir sur le thème « Le roman, le réel » : Alain Finkielkraut s'entretient avec Émilie Frèche et Delphine de Vigan qui dit ce qu'elle doit à Philip Roth, *Répliques*, France culture, 12 décembre 2015 :

<http://www.franceculture.fr/emissions/repliques/le-roman-le-reel#>